Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 53

Artikel: Pantagruel
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224982

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lepin, pliée en quatre avec la recette que vous connaissez tous par cœur !

— Et puis, surtout, n'oublie pas le fromage ! Et prends-en du suisse si tu veux qu'elle soit bonne !

Aux environs du nouvel-an, mon Parisien rentra chez lui. Vous savez que Louis partit par là-bas en janvier. Je lui avais donné l'adresse de cet ami.

— Va lui faire visite, tu seras bien reçu et ça lui fera plaisir. Transmets-lui beaucoup de bonnes choses de ma part.

Quinze jours plus tard, Louis m'envoie une lettre qui me disait entre autres ceci :

« Je suis allé faire la visite que tu m'avais demandée. C'est un très chic type. Il faut l'entendre parler de la Suisse ! Figure-toi qu'il m'a invité, avec quelques-uns de ses amis, à aller déguster un plat suisse. Je me demandais ce que ça pouvait bien être ! Enfin, j'arrive chez lui autour des neuf heures (tu sais qu'ils mangent tard, ces Parisiens). Une table magnifique, décorée comme pour un mariage ! Présentations... compliments... et l'on se met à table On commence par manger un tas de ces petits plats qui vous augmentent encore la fringale ! Enfin, on annonce le plat suisse, décoré aux couleurs fédérales. Tu vois que, pour la décoration, c'était fait dans les règles ! On le pose sur la table. C'était un splendide caquelon de fondue ! Tu penses si j'étais bien tombé, moi qui en raffole !...

« Hélas ! j'ai dû me serrer la ceinture comme les autres. Imagine-toi qu'on nous la sert dans des petites assiettes en verre... Deux cuillerées à café par personne ! Ça durcissait aussitôt, à vous faire pleurer de pitié ! De la vraie gomme, quoi! Et puis, ça se moulait dans l'assiette pour donner des espèces de morceaux de colophane qui sautaient par la chambre, quand on les attaquaient du couteau !

« Et de voir tous ces Français mâcher ce caoutchouc, pleins de sérieux et de bonne volonté, il me venait un fou-rire ! Et puis, j'avais un peu honte d'être Suisse. Sûrement que ces Français allaient croire qu'en Suisse on mange la fondue comme les Américains le « schwim-goom » ! Ma foi, l'honneur du pays était en jeu... je me suis resservi quatre fois ! Tous les autres convives s'arrêtaient de manger pour me regarder. Jamais, je n'ai eu autant de succès !

« Vous comprenez, me dit ton Parisien en me raccompagnant, je n'ai pas servi à la mode suisse. Je trouve que c'est plus hygiénique ainsi !!! »

Benj. Guex.

COUPS DE BALAIS

PAR son incessant pourchas des feuilles mortes, le balayeur modeste donne à la Société un utile exemple : l'opportunité des coups de balais fréquents, sans que l'on laisse nulle place...

Mettre au propre sa route : la meilleure des choses quand on choisit son moment, avant que s'accumule ce qui risque de nuire à la marche en avant ! Seulement, voilà ! La pauvre Humanité a peur des coups de balais qui sauvent : elle craint de balayer trop, de balayer en dehors des limites fixées par quelque inepte trembleur, ces limites qui font une cage où s'étiole notre vie !

Des coups de balais, et des coups de balais, d'ici, de là, et sans trop tarder, sinon nous péririons de notre long support...

Des coups de balais dans les coins poussièreux, où nichent cloportes et bêtes visqueuses !

Des coups de balais dans la gent des cafards, faux-témoins, jaloux et médisants !

Des coups de balais sur les lâches qui cachent en poche leur étendard d'homme franc, qui va son chemin, tout droit, sans autre souci que l'amour de la terre et du prochain qui peine ! Des coups de balais sur le masque des faux-dévôts, des amis qui lâchent la main confiante qui se tend...

Des coups de balais, là où il le faut, dans les rouages grinçants de la vieille bureaucratie périmée !

Des coups de balais ; serrés, parmi les trameurs de complots, au sein des hordes hurlantes qui peuplent l'ombre en quête d'un mauvais coup, parmi ceux qui attendent le Grand Soir, parce qu'il n'y a que la nuit qui leur convienne !

Des coups de balais dans la meute parlottante des fabricants de stériles conférences !

Des coups de balais.... Oui, mais qui les donnera ?

Nous, mes amis, qui sommes, le poète l'a dit, les enfants heureux de la meilleure des patries ! Nous, si nous VOULONS... pour que, plus tard, on ne dise pas de nous : « S'ils avaient voulu !... »

St-Urbain.

PANTAGRUEL

ON vient de fêter le quatrième centenaire de Pantagruel. Celui-ci naquit en effet de l'imagination de Rabelais, à la fin de l'année 1532. Tout le monde connaît ces histoires énormes qui obtinrent jadis, et ont gardé depuis, un grand succès.

Au fait, Pantagruel avait de qui tenir. Son père, Gargantua, n'était pas un homme comme un autre. Rabelais nous raconte qu'à vingt-deux mois il fut sevré ; un peu plus tard, on le mit en culottes ; onze cents mètres de drap gros bleu y suffirent. Pour sa veste on usa huit cent treize mètres de satin blanc ; avec trois cents peaux de vache, on lui fit une paire de souliers et, quant à ses gants, cent quinze veaux de trois mois et demi en fournirent la matière.

Ainsi vêtu, il faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient.

On admirerait à moins !

Chez Thémis. — Un vieil ouvrier comparaît comme témoin dans une affaire quelconque.

L'avocat de la partie adverse prend un air insolent et demande :

— Vous n'avez jamais été en prison ?

— Si, une fois.

Et l'avocat aussitôt de s'exclamer, avec de grands gestes oratoires :

— Ah Ah ! Messieurs les jurés, les témoins que notre adversaire amène, eh bien ! les voilà. Je vous en laisse juges, Messieurs, et vous flétrirez mieux que moi, par votre verdict, des procédés aussi odieux.

Puis s'adressant au témoin :

— Et pourquoi avez-vous été en prison, Monsieur ?

Tranquillement, l'ouvrier répond :

— C'était pour repeindre à neuf une cellule destinée à un avocat qui filoutait ses clients !

PIRON ET VOLTAIRE

ON connaît la rivalité qui séparait Voltaire de Piron. Le Bourguignon avait beaucoup d'esprit, une prompte réparti, qui mettait quelquefois le prince de Ferney dans un embarras que celui-ci ne lui pardonnait pas.

Un jour, Piron entra chez Mme de Mimeure, qui le protégeait, et lui dit :

— Monsieur de Voltaire est ici, vous le trouverez au salon ; je suis heureuse du hasard qui vous permettra de faire sa connaissance. Entrez, je vous rejoins à l'instant.

Piron, transporté, et qui désirait connaître le grand philosophe, obéit.

Il aperçoit Voltaire enfoncé dans un large fauteuil, près du feu, les jambes écartées et les pieds sur les chenêts. En entrant, il lui fait cinq ou six saluts profonds, auxquels l'orgueilleux roi de la scène répond par un imperceptible mouvement de tête.

Piron dissimule son mécontentement. Il s'assied à l'autre coin de la cheminée et cherche à entamer la conversation par des avances auxquelles Voltaire ne répond que par une espèce de grognement peu encourageant. Cependant, Piron s'efforce de faire bonne contenance, mais c'est peine perdue. De temps en temps, le prince des poètes témoigne, par des bâillements, du peu d'intérêt qu'il attache aux prévenances de Piron, qui, découragé par ces vaines tentatives, s'enferme à son tour dans un profond silence. Voltaire se met à fredonner un air d'opéra. Aussitôt Piron siffle, entre ses dents, un motif de Rameau. Voltaire prend une prise de tabac ; Piron éternue. Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la grignote avec un bruit qui étonne Piron ; celui-ci tire de sa poche une bouteille de vin et la vide d'un trait.

Voltaire s'en offense :

— Monsieur, dit-il, j'entends la plaisanterie tout comme un autre, mais vous avouerez que la vôtre passe les bornes ; je sors d'une maladie qui m'a laissé un besoin continuel de manger à toute heure.

— Manger, Monsieur, mangez, répliqua Piron, vous faites bien ; moi, je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois.

JEAN-LOUIS, ARBITRE

DONC, ce dimanche 11 décembre, Jean-Louis Perrotzet s'était levé de bonne heure. Cette question d'arbitrage l'avait tourmenté une partie de la nuit. — Comment allait-il s'en sortir ? se demandait-il, tout en se faisant la barbe. Mais la Fanchette, tout en lui préparant son déjeûner et voyant son homme soucieux, lui dit :

— Il te faut pas te manger le foie d'avance, Jean-Louis. Tu tâcheras de prendre ces gens par la gourmandise. En arrivant à Echallens, tu dis au pintier de soigner ces messieurs aux petits oignons. Une bonne soupe aux légumes, bien mijotée, un plat raisonnable de cochonnaille, avec des poireaux, un vacherin un peu « fait », des beignets aux pommes et un café-kirsch bon chaud sur tout ça, pour finir. Ces messieurs se lècheront les « pottes » jusqu'aux coudes. Pour ce qui est du liquide, tu veux assez savoir t'arranger avec le patron du *Lion d'Or* pour que tout le monde soit content. Après ça, vous pourrez discuter votre affaire. Si tu sais y faire, ça ira tout seul, tu verras. Surtout, n'oublie pas le sifflet !

— Le sifflet ! Quel sifflet ? Et pourquoi faire?

— Mais oui. Comme arbitre, tu dois en avoir un, il me semble, pour arrêter quand ça va mal, comme au fouteballe.

— Ma pauvre Fanchette ! Pour cette histoire de dettes que je dois arranger, c'est pas un sifflet qu'il me faudrait, mais une trompe d'automobile. J'ai bien peur que ces gaillards fassent la sourde oreille. Au revoir, Fanchette ! Veille-toi voir de ne pas laisser rôder les poules, pour ne pas être à l'amende !

— Au revoir, Jean-Louis. Tâche de rentrer en bon état !

La demie de dix heures sonnait à l'église d'Echallens, lorsque Jean-Louis fit son entrée au *Lion d'Or*. Dans son complet de mariage et rasé de frais, il n'avait pas trop mauvaise façon.

Le patron de l'auberge était sur le pas de porte, en manches de chemise.

— Ah ! te voilà Perrotzet ! Tu arrives tout juste. Ces messieurs sont allé faire un tour par le village. Ils ont l'air un tantinet soucieux. C'est du reste toujours comme ça quand il faut sortir le portemonnaie. C'est que, cette fois, il ne s'agit pas de quelques billets de vingts francs, comme pour une mise de bois, mais bel et bien de millions. Les journaux donnent de ces chiffres à vous faire avoir d'avance la chair de poule.

Jean-Louis fit ses recommandations au pintier, au sujet du dîner, puis les deux hommes descendirent à la cave, pour choisir le vin qu'il convenait de servir à ces messieurs. Après avoir dégusté trois verres au vase de « Villette », trois autres au « Château de Vinzel », ils finirent par arrêter leur choix sur un « Chardonne » qui, ma foi, avait un de ces goûts de revenez-y...

En remontant de la cave, voilà ces délégués des puissances qui revenaient de leur petit tour de promenade.

— Entrez toujours à la salle à boire, en attendant, leur dit le patron.

Les présentations faites, la délégation se groupa autour d'un verre de bienvenue, offert par Jean-Louis, qui ouvrait un paquet de « Grandson » et le fit passer.

— Servez-vous seulement ; c'est des trois-quarts légers et bon secs, vous verrez!

Il y avait là un grand sec, l'oncle Sam, pour les Américains ; John Bull, bonhomme bedonnant, pour l'Angleterre ; il Signor Spaguettini, un petit noiraud, pour l'Italie ; le baron van Godverbeck, pour la Belgique et Herr Oberst von Sabresdorff, pour l'Allemagne. La « Ma-